

Gaston CALMETTE
Directeur (1902-1914)RÉDACTION - ADMINISTRATION
26, Rue Drouot, Paris (9^e Arr.)Rédaction en Chef { M. ALFRED CAPUS
M. ROBERT DE FLERSPOUR LA PUBLICITÉ
LES ANNONCES ET LES RÉCLAMES
S'adresser 26, rue Drouot, à l'Hôtel du FIGAROLes Annonces et Réclames sont également reçues
à la Société Générale des Annonces, 8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me presse
de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

ORIGINALITÉ

Voilà les Boches qui se sont promis d'être originaux. Mais ne l'étaient-ils pas ? Ils ont, depuis une douzaine de mois, montré une façon d'entendre la diplomatie, l'honneur et la guerre, qui les caractérise à tout jamais. Quand on a un chancelier de l'Empire qui traite de chiffres de papier les engagements solennels du pays ; des généraux qui ordonnent le massacre des prisonniers, l'incendie, le pillage et le viol ; un empereur qui décide l'assassin des passagers de la *Lusitania* — on est un pays original à merveille. Eh ! bien, ces rudes particularités ne suffisent pas à l'orgueil des Boches. Ils se sont aperçus qu'il y avait, dans leur vocabulaire de tous les jours, des mots anglais et des mots français : à honte, ces emprunts ne les rendent-ils pas, en quelque mesure, tributaires de l'ennemi ? Aussitôt, de convoyer linguistes et philologues, gens à lunettes d'or, prompts à forger des mots bien allemands. Comment dire une jasette, désormais, et des escarpins, et un paletot ? Linguistes et philologues se travaillent la cervelle, appellent à eux leur fameuse méthode et, guitaroux, vous fabriquent des syllabes de Germanie. Après ça, c'est fini : on est content et on est fier ; on ne doit plus rien à personne.

Les malheureux ! Se le figurent-ils vraiment, qu'ils ne doivent plus rien à personne ? Il n'y a pas un peuple, en Europe, qui, à l'égard de ces Germains, doive tout à tout le monde.

Que nous doivent-ils, par exemple, à nous qu'ils méprisent et qu'ils ne font plus que haïr, mieux informés, informés par nos soldats ? Ils nous doivent, notamment, leur civilisation. Je ne dis pas leur *Kultur*, laquelle (maintenant, on le sait et on ne le sait que trop) n'est que sauvagerie pédantesque. Mais leur civilisation ou, en d'autres termes, le peu de civilisation qu'ils ont jamais eue, leur vient de France. Ils n'avaient pu que s'attarder en l'état de hordes barbares, quand nos Celtes leur ont enseigné le labourage, la construction des villages et des villes, la poésie et même l'art du combat. C'est la Gaule chrétienne qui a évangélisé la Germanie. Ce sont nos religieux, Clunisiens, Cisterciens et Prémontrés, qui sont allés en Germanie défricher le sol, former des artisans et des artistes, ouvrir les âmes à de belles croyances. Les *Nibelungen* sont des imitations de nos épées. Leurs *Minnesänger* ont essayé de mettre à la portée des cervaux et des tempéraments d'autre-Rhin la courtoisie exquise de nos troubadours. Plus tard, au dix-septième et au dix-huitième siècle, quand les gros buveurs de bière tâchaient de se déguiser en gaillards plus fins, ou prenaient-ils leurs modèles ? Chez nous. Leur grand Frédéric méprisait passionnément ses vils sujets. Il refusait, pour bibliothécaire, le célèbre Winckelmann, qui demandait deux mille thalers de traitement : « Mille thalers, disait-il, c'est bien assez pour un Allemand ! » Et, les deux mille thalers, il les donnait sans marchander à un bénédictin français. Un barbier français portait, en Allemagne, le titre de marquis, et le docteur allemand marquait de pair avec le cocher ; le maître de français était reçu à la Cour et frayait avec les altes. À la table du prince de Zell, un soir, tous les convives étaient Français, et quelqu'un dit au prince : « Monseigneur, c'est assez plaisant ; il n'y a ici que vous d'étranger ! » Voilà l'époque où on put croire, en Europe, que les Allemands commençaient à se civiliser.

Ils ont leurs philosophes et leurs poètes, oui ! Mais leur Leibnitz dépend de notre Descartes, au point que, sans notre Descartes, ils n'auraient pas eu leur Leibnitz. Et leur Kant lui-même reconnaît ce qu'il doit à Rousseau, citoyen de Genève, écrivain français pourtant. Et leur Goethe ne serait pas le poète qu'il est si à Francfort-sur-le-Main, dans sa jeunesse, il n'avait subi l'influence française. Parlant de nos écrivains à Eckermann, Goethe disait : « Il ne ressort point assez nettement de ma biographie quelle influence ces hommes ont exercée sur ma jeunesse. » Et, aux moments où il tenta de secouer cette influence, il ne réussit qu'à être déraisonnable, pitoyable.

* * *

Les Boches auront beau faire et beau dire, et ils auront beau modifier dans leur pays le langage de la couture et de la botterie, appeler Rock une jaquette et Knickerbockers des escarpins, ce n'est pas ça qui les délivre de la vérité qui les impunit. Dans la mesure où ils n'ont pas été des barbares lâches, autrefois ou naus, ils ont été nos élèves.

Mauvais élèves, et qui, je l'avoue, ne nous font point honneur ! Reconnaissent-ils, nous n'avons pas accompli un chef-d'œuvre, quand nous avons enseigné ces gaillards. Avec les naturelles ingrates, la meilleure pédagogie des meilleurs maîtres ne donne pas grand' chose.

Tant pis ! Ils ne veulent plus de nos disciplines. Retenons cet avertissement. Il nous faudra veiller sur eux, nous et l'Europe, avec plus de soin : car, l'histoire le prouve, chaque fois que les Germains ont prétendu se passer de nos leçons, se livrer à leurs instincts, on les a vus retourner à leur sauvagerie naturelle, essentielle, ethnique.

Entre eux et nous, c'est fini. Et ils l'annoncent superbe. Ce qu'ils perdront, à la rupture, c'est en somme ce qui leur a permis de paraître civilisés quelques-fois. Que perdrons-nous ? Rien.

L'influence allemande, chez nous, serait quasi nulle, si, pour tout dire, elle n'avait à divers moments produit quelques modes ou manières dérisoires de l'es-

prit. Nous avons eu, il n'y a pas très longtemps, des savants et, plutôt, des érudits trop aimables et qui vantaien la science allemande comme un extraordinaire mystère. A les croire, on eût estimé que l'Allemagne avait le monopole de la science, et les méthodes. Les augustes méthodes ! Nos érudits mettaient une absurde coquetterie à munir le bas de leurs pages de notes où maintes dissertations allemandes étaient affichées avec respect. Ces Boches, pour le moins examen de collège ou baccalauréat, vous componsez de ces dissensions qu'ils impriment et que la complaisance de nos érudits eut le tort de ne pas négliger. Lisez, par pénitence, quelques-unes de ces dissertations : ce n'est que de l'ampigouri. Et la bibliographie de toutes les questions littéraires et historiques est encadrée, est accablée de ce fatras scolaire.

Tel était le prestige de la science allemande ! Puis on a pris en flagrant délit de mensonge, dans cette guerre, les glorieux savants allemands. Les bons hommes, par exemple, qui ont signé le manifeste des Intellectuels se sont une bonne fois désidérés. Le prestige de la science allemande, certes, en a pati. Cet épisode éclaire le reste.

Nous allons nous débarbouiller de la science allemande. Il sera facile de vérifier qu'elle nous embarrasse : et voilà tout. Charmant nettoyage, et qui sera aisément fait !

Ce que nous devions — ce que nous croyions devoir — à l'Allemagne ne valait rien. Nous nous débarrasserons. Ce que l'Allemagne nous doit, c'est immense et ancien ; cela tient à son passé ; cela tient à elle.

Excellent divorce, pour nous : non pour elle, qui a tout à perdre, quand nous avons tout à gagner. Elle revendique son originalité ; mais son originalité n'est qu'un vieux délire qui, à travers les siècles, a été la honte et la malheur du genre humain.

André Beaunier.

LA VIE DE PARIS

Bijou et Joujoux de guerre

Il y a dans les Champs-Elysées un certain pavillon qui intrigue beaucoup les enfants. Et, d'ordinaire, les enfants n'y font aucune attention. Ils savent très bien que ces petites maisons, moitié serres et moitié boîtes à guinguols, ne sont pas faites pour eux. Lorsque les mamans racontent qu'elles y étaient allées, elles parlaient à voix basse, et lorsqu'elles se racontent que tel papà y dinait un peu trop souvent, elles faisaient des gros trous dans le sable avec leur ombrille : mauvais signe... Mais ce pavillon est devenu bien curieux. On y a vu entrer des artilleurs, les artilleurs du 75. Et on y voit, chaque jour, entrez des soldats blessés qui portent des petits paquets au bout de leurs pauvres mains empaquetées. Des dames y viennent aussi, de ces dames dont les mamans savent les noms, que les mamans reconnaissent, de loin, sans qu'elles quittent leur voilette. Et puis des messieurs qui ont des décorations comme les colonels et les généraux, des messieurs au moins de l'Académie...

Il faut expliquer ce mystère aux petits enfants et aux grandes personnes. Le pavillon Paillard des Champs-Elysées est devenu le pavillon de l'Union des arts, et Miles Rachel Boyer, Marie Leconte, Berthe Cerny et toute l'Union des arts y préparent, pour la semaine prochaine, une exposition de jouets et d'objets fabriqués par des soldats en convalescence ou par des soldats qui sont dans les tranchées. Et déjà la vente, qui est tout au profit de ces soldats, a commencé, car il y a des Parisiens qui veulent toujours être les premiers à montrer leur goût, à donner leur argent, comme il y a, sur le front, des soldats qui veulent toujours être les premiers à donner leur sang.

Mais il n'y aura pas que des jouets à l'exposition de l'Union des arts. Cette œuvre de bienfaisance et de solidarité, qui réunit l'élite artistique de Paris, a besoin d'alimenter sa caisse de secours. Elle accueille toutes les souscriptions avec reconnaissance, mais lorsqu'un souscripteur verse au moins cent francs, l'Union des arts se souvient brusquement qu'il est une union d'artistes et elle veut se montrer généreuse à son tour ; aussi, offre-t-elle à ce souscripteur un bracelet, formé par la ceinture authentique de l'obus du 75, un beau bracelet en cuivre rouge, qui forme un bijou à la fois souple et solide, riche de cette matière qui porte en elle une sorte de fluide radioactif, une vie mystérieuse et précise tout à la fois, une âme plus vivante que celle des pierres précieuses — un peu de la victoire.

Un nombre limité d'exemplaires, de ces bracelets, numérotés et poinçonnés, a été accordé à l'Union des arts en raison de son but charitable et par favor exceptionnelle. Et des signatures illustres et officielles établissent l'authenticité et la rareté de ce bijou-talisman, les signatures de MM. Albert Sarrazin, ministre de l'Instruction publique ; Darquier, sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts ; Paul Hervieu et Maurice Donnay, de l'Académie française ; Abel Faivre, et Daussel, rapporteur général du budget de la Ville de Paris, et des présidents du comité de l'Union des arts. Les souscriptions sont répées au pavillon, dont le mystère est aujourd'hui dévoilé. Les bracelets y sont exposés, ainsi que chez MM. Cartier, rue de la Paix, qui se chargent de recueillir, à titre gracieux, le montant des souscriptions, dont le Figaro et le Gaulois publieront la liste complète.

Ainsi, un bijou et, mardi prochain, des joujoux de la guerre. L'ingéniosité de nos soldats a trouvé des merveilles qui permettent aux fabricants français de se préparer à lutter, à leur tour, contre la fabrication allemande. Il n'y a pas que des jouets faits avec des coquilles d'œufs, des bouchons, du papier à cigarette. Il y a la première brosse que fit un soldat aveugle : on ne peut la voir, ni la prendre dans ses mains sans une émotion fraternelle, sans un respect religieux. Et seuls,

les envois d'autres soldats nous font détourner les yeux. Quelle victoire de l'esprit français après la victoire du courage français ! Les artistes, appelées à collaborer avec les soldats, ont voulu payer de leur personne. Elles ont posé devant des maîtres sculpteurs ; elles ont habillé elles-mêmes les figurines de cirque qui les représentent. Et, ainsi, a été formée une collection unique de poupées, tandis qu'on retrouvait les derniers animaux sculptés par Caran d'Ache, les seuls qui restent...

Mais il n'est pas temps encore de parler des joujoux. C'est le bijou qui, d'abord, va être recherché, qui sera introuvable. Les mains précéderont leurs enfants au pavillon de l'Union des arts, dans les Champs-Elysées.

Régis Gignoux.

GRANDEUR SIMPLE

Ce mot d'un socialiste autrichien s'adresse à M. de Bethmann-Hollweg. Et savez-vous quand le chancelier allemand a fait preuve de cette grandeur simple qui enthousiasme le socialiste autrichien ? C'est quand il a dit, au Reichstag, que l'Allemagne avait été forcée de violer la neutralité belge. « Jamais, dit-il, la loyauté allemande n'a été mieux établie que ce jour-là. »

Mais si M. de Bethmann-Hollweg a fait preuve de « grandeur simple », en déclarant que la neutralité de la Belgique a été violée parce que nécessaire ne connaît pas de loi, c'est de l'héroïsme qu'il a montré, au point de vue du socialiste autrichien, en proclamant que les traités signés par l'Allemagne ne sont que des chiffons de papier.

• Ce socialiste thuriféraire nous le dira sans doute bientôt.

Les États-Unis & l'Allemagne

L'Allemagne n'a pas encore répondu aux États-Unis, mais il est à penser que sa réponse sera pour le moins conciliante. Le gouvernement de Berlin a du moins l'air de vouloir y préparer l'opinion allemande.

La *Deutsche Tages Zeitung* vient, en effet, d'être supprimée, pour avoir publié un article du comte Reventlow que l'on a trouvé trop intransigeant sur la question de la guerre faite par les sous-marins, alors qu'aucune observation n'a été adressée au *Lokal Anzeiger* qui avait préconisé l'adoption d'une attitude conciliatrice à l'égard des États-Unis.

Si on a voulu, par cette mesure de rigueur et par l'article du *Lokal Anzeiger*, qui est officieux, taire l'opinion allemande, on a réussi, car une dépêche d'Amsterdam nous apprend qu'il y a démission, tout au moins, un véritable

à Cologne, tout au moins, un véritable à Paris. C'est donc que l'Allemagne n'est plus que l'opposée de l'Amérique, mais que l'Amérique n'est plus que l'opposée de l'Allemagne.

Dans la région de la Fecht, nous avons

avons occupé Sondernach et nous avons poussé notre ligne sur les pentes à l'est du village.

[Binarville, canton de Ville-sur-Tourbe]

[Marno]. A 15 kilomètres au nord de Sainte-Menehould, sur la limite de la Marne et des Ardennes, 240 kilomètres de Paris.

Vienne-le-Château, même canton. A 14 kilomètres au nord de Sainte-Menehould. En forêt d'Argonne. La distance de Binarville à Vienne est d'environ 7 kilomètres.

Bin-de-Sapt, arrondissement de Saint-Dié (Vosges), 660 mètres d'altitude, à 41 kilomètres au nord-est de Saint-Dié, à 9 kilomètres au sud de Senones.

Sondernach (Haute-Alsace), à 9 kilomètres de Gômar, à 2 kilomètres au sud-est de Metzeral, sur la même colline.]

11 heures soir.

JOURNÉE DU 23 JUIN

Dans la région au nord d'Arras, on ne signale aujourd'hui que quelques actions d'infanterie.

Au nord de Souchez, nous avons légèrement progressé et repoussé une contre-attaque allemande.

La canonnade n'a pas cessé dans le secteur Angre-Ecurie.

Près de Berry-au-Bac, à la cote 108, nous avons fait exploser une mine qui a produit un entonnoir de trente-cinq mètres de diamètre en endommageant très sérieusement les tranchées allemandes.

En Champagne, sur le front Perthes-Beauséjour, lutte de mines et canon-nade violente.

Sur les Hauts-de-Meuse, à la tranchée de Calonne, l'ennemi a prononcé ce matin une violente contre-attaque qui lui a permis de reprendre son ancienne deuxième ligne. Au cours de l'après-midi, une nouvelle attaque allemande s'est produite. Elle a été aussi réussie qu'il y a une heure. Les deux lignes garnies de mitrailleuses et de lance-bombes ; — avec ses boyaus souterrains où il a fallu refouler nos soldats matraques du Labyrinthe de Neuville-Saint-Vaast.

Evidemment, tout cet énorme système de tranchées en saillant sur la ligne allemande, avec ses chemins creux profonds d'où rayonnaient, sur deux kilomètres de côté — — nous voulons seulement mettre, une fois de plus, l'opinion en garde contre la hantise des Rocroy et des Iena. Cela importe d'autant plus que la guerre actuelle a pris, et qu'elle prend encore, des formes inattendues pour tous les belligérants, pour nos ennemis comme pour nos alliés et pour nous-mêmes. L'un de nos plus fiers chefs de guerre, qui avait été l'un des maîtres des plus éminents de l'Ecole de guerre, a dit souvent que, s'il a un mérite, c'est d'avoir reconnu, dès les premiers combats, qu'il lui fallait oublier presque tout de ce qu'il avait appris et enseigné.

Stratégie et tactique, en effet, se trouvent presque également modifiées, sauf en quelques principes éternels, du fait que la guerre est devenue presque partout, dans sa phase actuelle, une guerre de siège, sur l'Isonzo et en Chersonèse, et sur la partie la plus étendue des fronts russes, comme dans notre Artois et dans notre Alsace.

Ceux des traités d'art militaire les plus récents que j'ai sous les yeux, — traités postérieurs à la guerre de Mandchourie ou les ouvrages fortifiés pourtant quelque rôle, — ne comprennent aucune leçon : l'on y trouve tout juste quelques indications, les unes à peu près exactes, les autres qui sont entièrement à rectifier, sur une opération du genre de celles qui, après vingt et un jours de terribles combats, où ils ne prirent pas beaucoup de pertes, ont rendu nos soldats matraques du Labyrinthe de Neuville-Saint-Vaast.

Evidemment, tout cet énorme système de tranchées en saillant sur la ligne allemande, avec ses chemins creux profonds d'où rayonnaient, sur deux kilomètres de côté — — nous voulons seulement mettre, une fois de plus, l'opinion en garde contre la hantise des Rocroy et des Iena. Cela importe d'autant plus que la guerre est devenue presque partout, dans sa phase actuelle, une guerre de siège, sur l'Isonzo et en Chersonèse, et sur la partie la plus étendue des fronts russes, comme dans notre Artois et dans notre Alsace.

Les succès remportés sur le front des Autrichiens, sur le front du Dniester, sont aussi d'une réelle importance. La position de Nizhniy, à l'est de Stanislau, place cette ville dans une région où les Russes, après l'évacuation de Lemberg, pourront encore garder, vraisemblablement, la ligne du Dniester, au-delà de laquelle, plus en amont, près de Mikolajew, ils sont sans doute dans l'obligation de se retirer.

Les villages cités dans la deuxième partie du communiqué se trouvent en Bucovine, dans la région de Bojan ; sur les frontières de la Bessarabie, d'où les Autrichiens ont été récemment chassés.]

La manœuvre russe

Petrograd, 23 juin.

Les Américains des Beaux-Arts

Entre tant de marques de leur sympathie agissante que nous ont données les artistes des Etats-Unis, peut-être n'en est-il pas de plus gracieuse et de plus délicate que la création de l'œuvre du Comité des Etudiants américains de l'Ecole des beaux-arts.

Ce Comité, qui fait beaucoup de bien et qui met sa coquetterie à la faire sans bruit, a été fondé en novembre dernier par l'illustre architecte américain Whitney Warren, ancien élève de notre Ecole des beaux-arts, correspondant de l'Institut, dont la part a été si grande dans le mouvement irrésistible qui a poussé les artistes des Etats-Unis à se prononcer pour la cause française. Sa caisse est alimentée par les dons qu'il reçoit aussi bien entendu, gratuitement : généralement l'offre faite par un élève non mobilisé de recevoir chez lui, pendant le temps de la convalescence, quelque camarade qui serait sans famille ou dont les parents habiteraient une des régions encore occupées par l'ennemi.

Mais ce n'est même pas là toute l'œuvre de fraternelle camaraderie du Comité des Etudiants américains de l'Ecole des beaux-arts. Il s'est mis en rapport avec les ambassades et les légations des pays neutres et avec les associations qui sont fondées en France et en Suisse pour la recherche des prisonniers militaires ou civils, des réfugiés et des évacués, afin de pouvoir renseigner ses lecteurs — c'est-à-dire tous les élèves de l'Ecole — sur le sort de leurs camarades disparus ou sur celui de leurs propres familles.

Enfin, en ce moment il travaille à réunir les photographies de tous les élèves qui ont été mobilisés, pour constituer autant de livres d'où il y a d'ateliers à l'Ecole, et tous ces livres d'assemblés pourront composer le Livre d'or de l'Ecole pendant la Grande Guerre.

Le Comité avait négligé de les prévenir de sa fondation. Ce n'est que tout récemment que, voulant permettre aux élèves qui sont aux armées, dans les hôpitaux ou dans les camps de prisonniers, de recourir d'eux-mêmes à ses bons offices, il s'est décidé à sortir de l'obscurité où il s'était volontairement confiné et à se faire connaître de ses correspondants par voie de circulaire. Mais encore a-t-il tenu à garder l'anonymat, car cette circulaire, dont les citoyens savent faire le bien avec une si généreuse et si exquise ingéniosité ! El ne pensez-vous pas aussi que ces initiatives disent très haut quelle est la valeur morale de notre Ecole des beaux-arts, véritable école de fraternité ?

Etienne Charles.

J'y vois que « le but du Comité est de montrer, pendant la durée de la guerre, d'une façon pratique, la reconnaissance des architectes, peintres, sculpteurs et graveurs américains envers leurs camarades français, de tout ce qu'ils ont reçu d'eux et de la France dans le passé, et d'exprimer à ces camarades toute leur sympathie, leur affection et leur admiration dans les moments terribles que nous traversons. »

Il faut lire cette circulaire pour mesurer toute la tendresse de l'âme américaine et apprendre combien elle sait déployer de bonté véritable et de charme sentimental lorsqu'elle est mue par la volonté de faire bien. Ces étudiants américains ne songent pas qu'à leurs camarades, devenus leurs amis ; ils entendent les traiter en frères et ils se préoccupent de venir en aide aux familles de ces élèves qui sont partis pour défendre la patrie attaquée. Ils demandent donc à tous leurs camarades, en les assurant de leur désiré la plus parfaite, de les renseigner eux-mêmes à ce sujet, en leur disant quel mode d'entraide ils jugeraient « le plus agréable » : assistance financière, prêt, recherche de travail, etc.

Cette façon de donner et d'obliger n'est-elle point jolie ? Ceci encore est belle à l'honneur des jeunes Américains : « Au cas où certains camarades hésiteraient à s'adresser à leur famille, en ces temps si pénibles pour tous, qu'ils viennent à nous, et nous nous ferons une grande joie de leur faire parvenir les quelques petites douceurs qui rendront leur vie un peu plus endurable. » Ceci également mérite d'être remarqué :

« Nous serions très heureux de savoir les noms des Poilus auxquels des paquets seraient plus particulièrement nécessaires, et de connaître les choses qui leur feront le plus plaisir en ce moment. » Et pour rendre ce choix plus facile, le Comité a joint à sa lettre une liste des objets, et ils sont fort variés, qu'il tient à la disposition des camarades, à qui, au surplus, il laisse toute liberté de lui en demander d'autres, à leur convenance. Sur quoi il termine en disant : « Vous avez à l'Ecole une organisation sérieuse, établie sur des bases solides, composée de camarades dont le dévouement vous est tout acquis, et sur lesquels vous pourrez toujours compter. En attendant que la victoire nous réunissons dans notre Ecole tant aimée, soyez assurés, chers vieux, de nos meilleurs sentiments de bonne amitié. »

Cette circulaire est encartée dans un exemplaire du dernier numéro d'une gazette que fait paraître chaque mois le Comité, gazette qui varie avec chaque atelier, et qui s'appelle la *Gazette de l'Atelier*. (suite le nom du maître qui est le chef d'atelier). En fait, c'est donc une vingtaine de gazettes qui, tous les mois, sortent de l'Ecole pour aller porter aux élèves des nouvelles de leur atelier respectif et de leurs camarades d'atelier.

C'est par les soins du Comité que ces *Gazettes* sont tirées à la machine et expédiées aux camarades ; mais chaque atelier a sa rédaction propre qui compose sa *Gazette* comme il lui plaît ; Edmond Théry déclare que le transport de ces viandes, tout au moins de celles qui sont destinées à nos troupes, est assuré. Le réseau de l'Etat et la Compagnie de l'Est ont déjà mis en service plusieurs wagons frigorifiques admirablement aménagés ; les autres compagnies vont suivre cet exemple, et d'ici au mois d'août, une centaine de ces wagons circuleront régulièrement entre les dépôts frigorifiques et le front.

M. Imbart de la Tour apporte une étude sur les naturalisations depuis 1867, et les chiffres inquiétants qu'il produit montrent combien étaient devenues nécessaires les mesures défensives qu'on a décidé d'opposer à cette invasion de la France, non seulement aux étrangers en général, mais par les Austro-Allemands. Pourtant, M. Imbart de la Tour constate avec satisfaction que les naturalisations agricoles sont rares.

Puis suit une liste des camarades, avec l'indication de leur situation militaire, leur adresse, des extraits de leurs lettres, les renseignements parvenus sur les uns et sur les autres à l'Ecole, où le Comité a son bureau. Parfois, quelque récit de guerre, quelque poésie de circonstance, dont l'auteur est un « poilu » de l'Ecole, à les honneurs de l'insertion. Une place est faite ensuite aux échos et aux potins, échos et potins de l'Ecole ou de l'Atelier, bien entendu, tout pleins d'allusions et de plaisanteries, qui seraient intimitables pour le public non initié, mais qui évoquent de chers souvenirs pour les camarades, apportant une distraction à celui qui attend dans la tranchée son tour de marcher, amène un sourire aux lèvres de celui qu'une

blessure retient sur un lit d'hôpital, réjouit pour un moment le prisonnier interné au milieu d'une population hostile.

La *Gazette de l'Atelier* contient encore des listes des camarades tombés au champ d'honneur, des camarades blessés ou malades, des camarades prisonniers ou disparus, des camarades qui ont été l'objet d'une promotion, de ceux qui ont reçu la croix de la Légion d'honneur ou la Médaille militaire, de ceux qui ont été cités à l'ordre du jour ; la liste aussi des élèves étrangers de l'Ecole qui se sont engagés au service de la France : saché que c'est le cas d'un Américain, de deux Anglais, de quatre Russes, de deux Alsaciens, d'un Belge, d'un Serbe, d'un Italien, d'un Roumain, d'un Suisse, d'un Norvégien, d'un Péruvien et d'un Egyptien.

La *Gazette de l'Atelier*, comme tout journal qui se respecte, a des annonces, mais, bien entendu, gratuites : généralement l'offre faite par un élève non mobilisé de recevoir chez lui, pendant le temps de la convalescence, quelque camarade qui serait sans famille ou dont les parents habiteraient une des régions encore occupées par l'ennemi.

Mais ce n'est même pas là toute l'œuvre de fraternelle camaraderie du Comité des Etudiants américains de l'Ecole des beaux-arts. Il s'est mis en rapport avec les ambassades et les légations des pays neutres et avec les associations qui sont fondées en France et en Suisse pour la recherche des prisonniers militaires ou civils, des réfugiés et des évacués, afin de pouvoir renseigner ses lecteurs — c'est-à-dire tous les élèves de l'Ecole — sur le sort de leurs camarades disparus ou sur celui de leurs propres familles.

Enfin, en ce moment il travaille à réunir les photographies de tous les élèves qui ont été mobilisés, pour constituer autant de livres d'où il y a d'ateliers à l'Ecole, et tous ces livres d'assemblés pourront composer le Livre d'or de l'Ecole pendant la Grande Guerre.

Ne pensez-vous pas que ces jolies et touchantes initiatives du Comité des Etudiants américains de l'Ecole des beaux-arts doivent être, pour nous, une nouvelle raison d'admirer et d'aimer cette république des Etats-Unis, dont les citoyens savent faire le bien avec une si généreuse et si exquise ingéniosité ? El ne pensez-vous pas aussi que ces initiatives disent très haut quelle est la valeur morale de notre Ecole des beaux-arts, véritable école de fraternité ?

Etienne Charles.

Académie d'agriculture

M. Henry Sagnier, secrétaire perpétuel, annonce que M. le sénateur Audifred, membre de l'Académie d'agriculture, vient, en mémoire de son petit-fils, M. Jean Bartin-Audifred, mort pour la patrie, de faire à la Compagnie une donation de 25 000 francs, en exprimant le vœu que les arrérages de cette somme soient réparés en subventions périodiques à des Sociétés de secours mutuels du département de la Loire, qu'il représente au Parlement depuis trente-sept ans, et du département des Basses-Alpes dont il est originaire.

Le président, M. Henneguy, exprime les sentiments de douleuruse sympathie qu'il inspire à l'Académie le deuil cruel dont est frappé M. Audifred, et déclare que la Compagnie accepte avec reconnaissance la généreuse fondation de ce dernier.

M. Henry Sagnier propose que les premières subventions soient attribuées ainsi : 800 francs à la Société de secours mutuels du département de la Loire, et 500 francs à celle du département des Basses-Alpes, qui auront le mieux déterminé leurs membres à pratiquer l'épargne et la prévoyance, et aussi les principes de l'hygiène, surtout en ce qui concerne les nouveaux-nés, qui auront le mieux favorisé le développement des familles nombreuses, et qui auront le mieux contribué au progrès moral, social et agricole. Il propose, en outre, que le surplus de la rente soit employé à constituer de nouveaux capitaux, dont les arrérages, lorsqu'ils auront atteint 400 francs pour la Loire et 250 francs pour les Basses-Alpes, serviront à donner de nouvelles subventions dans les mêmes conditions, réserve étant faite d'une somme de 100 francs pour frais généraux.

L'Académie adopte ces propositions à l'unanimité.

M. Pierre Viala communique des études de MM. Couanon et Salomon sur la valeur insecticide de l'eau chaude. L'intérêt de ces études est d'autant plus actuel que cette année la vignoble français est menacé de pertes importantes, qu'on pourrait notamment réduire en combatant, par les procédés qui indiquent MM. Couanon et Salomon, les épizooties dont il est atteint.

M. Sagnier présente une note de MM. André Gouin et Pierre Andouard, sur la production intensive de la viande de boucherie. La conclusion est que la salumerisation du bétail, pendant le jeune âge, paraît être le procédé le plus pratique, le plus sécondé et, en somme, pour les éleveurs, le plus rémunératrice.

A propos d'un ouvrage de M. Massé, ancien ministre du commerce, sur les viandes frigorifiques, ouvrage qu'il vient de commenter, M. Jules Méline, répondant à une question de M. Lindet, et M. Edmond Théry déclarent que le transport de ces viandes, tout au moins de celles qui sont destinées à nos troupes, est assuré. Le réseau de l'Etat et la Compagnie de l'Est ont déjà mis en service plusieurs wagons frigorifiques admirablement aménagés ; les autres compagnies vont suivre cet exemple, et d'ici au mois d'août, une centaine de ces wagons circuleront régulièrement entre les dépôts frigorifiques et le front.

M. Imbart de la Tour apporte une étude sur les naturalisations depuis 1867, et les chiffres inquiétants qu'il produit montrent combien étaient devenues nécessaires les mesures défensives qu'on a décidé d'opposer à cette invasion de la France, non seulement aux étrangers en général, mais par les Austro-Allemands. Pourtant, M. Imbart de la Tour constate avec satisfaction que les naturalisations agricoles sont rares.

Puis suit une liste des camarades, avec l'indication de leur situation militaire, leur adresse, des extraits de leurs lettres, les renseignements parvenus sur les uns et sur les autres à l'Ecole, où le Comité a son bureau. Parfois, quelque récit de guerre, quelque poésie de circonstance, dont l'auteur est un « poilu » de l'Ecole, à les honneurs de l'insertion. Une place est faite ensuite aux échos et aux potins, échos et potins de l'Ecole ou de l'Atelier, bien entendu, tout pleins d'allusions et de plaisanteries, qui seraient intimitables pour le public non initié, mais qui évoquent de chers souvenirs pour les camarades, apportant une distraction à celui qui attend dans la tranchée son tour de marcher, amène un sourire aux lèvres de celui qu'une

Échos

A l'occasion de la victoire de Solferino, un *Te Deum* fut chanté à Notre-Dame. L'Impératrice-régente y assista et conduisit le prince impérial, alors âgé de trois ans. C'était la première fois que le petit prince figurait dans une cérémonie publique.

On lui avait fait force recommandations, et il avait promis d'être sage. Il avait fallu lui expliquer en détail ce qu'il était déjà fort éveillé. Il avait, du reste, fort bien compris ce qu'on attendait de lui ; quand on lui avait demandé comment il se comporterait pendant la cérémonie :

— Je ferai comme les hommes, et je prierai comme les dames, avait-il répondu.

Et il avait tenu parole.

Le projet de loi tendant à faire de l'incinération des cadavres, trouvés sur les champs de bataille, une règle générale, souleva des protestations qui justifiaient certes des sentiments particulièrement respectables.

L'Association nationale française, qui a pris sous sa sauvegarde la perpetuation au sein du foyer familial du souvenir des morts pour la patrie, nous adresse aujourd'hui la sienne.

On ne saurait nier qu'il est des cas où l'in cinération peut être une nécessité, dans l'intérêt de l'hygiène publique. En telles conjonctures l'Eglise et la tradition autorisent cette mesure extrême.

Mais les restes des soldats tombés au champ d'honneur doivent, autant que possible, être pieusement conservés à la vénération des familles et des populations pour lesquelles ils se sont sacrifiés.

Il importera donc d'apporter bien des amendements à la loi projetée, dans le cas où le Parlement se montrera disposé à l'adopter.

A propos du bourg de Bonhomme où nos troupes sont en train de pénétrer, une remarque intéressante.

Il y a là quatre communes, Bonhomme, que les Allemands ont baptisé *Diedelhausen*, Freland, qu'ils ont nommé *Urbach*, La Poutre, qu'ils appellent *Schenklerach*, et Orbey, qu'ils ont changé en *Urbeis*, où, jamais, de mémoire d'homme, on n'a parlé autre chose que le français. En vain, depuis 1871, les Allemands y ont multiplié les écoles. Les parents, ne sachant pas un mot de la langue tudesque, disent à leurs enfants : « Comez vos petits soldats portent dans leurs gibernes une lyre... ou bien un mirilton, c'est selon ! » Gavroche, sous le feu, rime des balivernes. Et Fanfan la Tulipe à l'ame de Villon. Ceci n'est pas un plaisir, je vous assure, à qui vous convaincra, et fai crû réussir, Entrainer par sa voix toutun peuple au combat !

Tous nos petits soldats portent dans leurs gibernes une lyre... ou bien un mirilton, c'est selon ! »

Le charion du soldat fait le chant de l'âme. — « La chanson n'est pas jalouse d'Apolon ! — Et la charge sonnant de valton en valton A prété ses échos aux vers de Drouléde. Que d'exemples pourrais-je apporter au débat ! Tel geste de guerrier est beau comme un poème, Et le poète a su, dans une heure suprême, Entrainer par sa voix toutun peuple au combat !

Tous nos petits soldats portent dans leurs gibernes une lyre... ou bien un mirilton, c'est selon ! »

Le charion du soldat fait le chant de l'âme. —

— Et la charge sonnant de valton en valton A prété ses échos aux vers de Drouléde.

Que d'exemples pourrais-je apporter au débat ! Tel geste de guerrier est beau comme un poème, Et le poète a su, dans une heure suprême, Entrainer par sa voix toutun peuple au combat !

Tous nos petits soldats portent dans leurs gibernes une lyre... ou bien un mirilton, c'est selon ! »

Le charion du soldat fait le chant de l'âme. —

— Et la charge sonnant de valton en valton A prété ses échos aux vers de Drouléde.

Que d'exemples pourrais-je apporter au débat ! Tel geste de guerrier est beau comme un poème, Et le poète a su, dans une heure suprême, Entrainer par sa voix toutun peuple au combat !

Tous nos petits soldats portent dans leurs gibernes une lyre... ou bien un mirilton, c'est selon ! »

Le charion du soldat fait le chant de l'âme. —

— Et la charge sonnant de valton en valton A prété ses échos aux vers de Drouléde.

Que d'exemples pourrais-je apporter au débat ! Tel geste de guerrier est beau comme un poème, Et le poète a su, dans une heure suprême, Entrainer par sa voix toutun peuple au combat !

Tous nos petits soldats portent dans leurs gibernes une lyre... ou bien un mirilton, c'est selon ! »

Le charion du soldat fait le chant de l'âme. —

— Et la charge sonnant de valton en valton A prété ses échos aux vers de Drouléde.

Que d'exemples pourrais-je apporter au débat ! Tel geste de guerrier est beau comme un poème, Et le poète a su, dans une heure suprême, Entrainer par sa voix toutun peuple au combat !

Tous nos petits soldats portent dans leurs gibernes une lyre... ou bien un mirilton, c'est selon ! »

Le charion du soldat fait le chant de l'âme. —

— Et la charge sonnant de valton en valton A prété ses échos aux vers de Drouléde.

Que d'exemples pourrais-je apporter au débat ! Tel geste de guerrier est beau comme un poème, Et le poète a su, dans une heure suprême, Entrainer par sa voix toutun peuple au combat !

Tous nos petits soldats portent dans leurs gibernes une lyre... ou bien un mirilton, c'est selon ! »

Le charion du soldat fait le chant de l'âme. —

— Et la charge sonnant de valton en valton A prété ses échos aux vers de Drouléde.

Que d'exemples pourrais-je apporter au débat ! Tel geste de guerrier est beau comme un poème, Et le poète a su, dans une heure suprême, Entrainer par sa voix toutun peuple au combat !